



HAL
open science

Légende et mémoire : le tourisme sur les champs de bataille napoléoniens au XIXe siècle

Gilles Malandain

► **To cite this version:**

Gilles Malandain. Légende et mémoire : le tourisme sur les champs de bataille napoléoniens au XIXe siècle. Boudon, Jacques-Olivier. La légende napoléonienne, SPM, pp.77-94, 2022, Collection de l'Institut Napoléon. hal-04379446

HAL Id: hal-04379446

<https://hal.science/hal-04379446>

Submitted on 15 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Légende et mémoire :

le tourisme sur les champs de bataille napoléoniens au XIX^e siècle¹

Gilles Malandain, Université de Versailles-Saint-Quentin, Centre d'histoire culturelle des sociétés contemporaines (CHCSC)

Dans un article écrit pour les Mélanges offerts à Alain Corbin en 2005, Jacques Hantraye, historien de la campagne de France et des occupations de 1814 et 1815-1818, avait fort bien identifié le phénomène de la « visite au champ de bataille » comme caractéristique du XIX^e siècle post-napoléonien, quand le retour à une paix durable permet et rencontre l'essor des mobilités de loisir². On pense avant tout au succès fulgurant du site de Waterloo, massivement investi par les visiteurs, en particulier britanniques, dès l'été 1815 et sans discontinuer par la suite. « Waterloo » est indubitablement un prototype du champ de bataille « sanctuarisé » par et pour le tourisme (en prenant ce terme dans un sens large, qu'il avait d'ailleurs au départ), le plus connu, le plus étudié aussi – même s'il n'existe pas de véritable synthèse sur l'histoire du site³ – mais il n'est pas le seul champ de bataille à être d'abord visité puis « monumentalisé » et aménagé pour la visite au cours du XIX^e siècle. Il est possible d'élargir le panorama d'un « tourisme de champ de bataille » européen, auquel concourent tous les patriotismes du continent, dans un contexte dominé par la consolidation des Etats-nations, avant même 1914⁴. Ce tourisme ne se cantonne pas aux sites des guerres napoléoniennes, mais il leur donne une place à bien des égards prépondérante, à la mesure de l'empreinte mémorielle et culturelle de « l'épopée » de la Grande Armée sur le siècle.

Pour mesurer la diffusion et retracer l'essor du phénomène, il convient de distinguer une première période, jusqu'au Second Empire, marquée par un succès inégal, et mesuré, de sites longtemps frappés par une forme de censure politique (du moins pour les victoires napoléoniennes, cas le plus fréquent), et une période d'essor plus net d'un tourisme plus massif, à la fin du siècle. Soulignons toutefois qu'un tel sujet suppose une enquête assez patiente et forcément incomplète : on ne dispose pas, hélas, d'un *Guide Napoléon* du XIX^e siècle et

* Article publié dans *La légende napoléonienne*, Jacques-Olivier Boudon (dir.), Paris, Ed. SPM, « Collection de l'Institut Napoléon », 2022, p. 77-94.

² Jacques Hantraye, « La visite au champ de bataille (1800-1870) », dans *Imaginaire et Sensibilités au XIX^e siècle : études pour Alain Corbin*, Anne-Emmanuelle Demartini et Dominique Kalifa (éd.), Créaphis, 2005, p. 61-72.

³ Il existe de nombreuses études d'histoire locale, dispersées dans des revues et des colloques. Pour un bilan, voir notamment Éric Bousmar, « Waterloo 1815-2015. Mémoires européenne, belge et locales en Brabant wallon », *Revue d'histoire du Brabant wallon*, 29, 2015, p. 94-125 ; Éric Bousmar (dir.), dossier « Bicentenaire de Waterloo, quels enjeux depuis 1815 ? », *La Revue nouvelle*, 2015-4. La riche anthologie de Jean Lacroix, *Waterloo et les écrivains*, Waterloo : Échevinat de la Culture, 2000, donne également un panorama significatif de l'attractivité du site. Pour une bibliographie plus complète, voir Gilles Malandain, « Le champ de bataille sanctuarisé. Vestiges, monuments, paysage de Waterloo (1815-1914) », dans *Ruines politiques*, Albrecht Burkardt et Jérôme Grévy (dir.), Rennes, PUR, 2023.

⁴ Je me permets de renvoyer à Gilles Malandain, « Le modèle de Waterloo ? Les champs de bataille, nouveaux "monuments historiques" dans l'Europe du XIX^e siècle », dans *Après la bataille : mémoire et usages des champs de bataille, du XVI^e siècle à nos jours*, Catherine Denys, Benjamin Deruelle et G. Malandain (dir.), Presses universitaires du Septentrion, 2023, chap. 12 ; et à G. Malandain, *Les Champs patriotiques. Visiter les sites de guerre dans l'Europe du XIX^e siècle*, à paraître en 2024 aux Presses universitaires de France.

l'histoire des lieux de mémoire, du point de vue de la fréquentation comme du point de vue de l'aménagement, est souvent mal connue, ou imprécisément, et supposerait des recherches monographiques approfondies⁵.

Des sites « sensibles »

Etant donné le retentissement des guerres impériales et l'intense « politique de communication » qui les accompagne, il paraît évident que tous les lieux marqués par des combats un peu notables sont susceptibles de devenir, dans les années qui suivent, des « lieux de mémoire » et de visite pour les voyageurs qui y passent, voire, pour certains d'entre eux, qui s'y rendent en excursion ou en véritable « pèlerinage », pour reprendre un terme couramment employé en l'occurrence, dès le premier XIX^e siècle. On en trouve de nombreuses mentions à travers les récits de voyage, qui forment un corpus de sources abondant, mais évidemment difficile à circonscrire et à traiter de manière systématique (quoique la numérisation change progressivement la donne). Même s'ils sont plus laconiques, les guides édités permettent de repérer et d'évaluer plus sûrement le statut touristique des sites.

Ainsi, que l'on trouve dès 1816 un guide allemand spécifiquement consacré à la visite du (ou des) site(s) de la grande « bataille des nations » d'octobre 1813, « autour de Leipzig », traduit bien la rapide transformation du champ de bataille en lieu de mémoire et de pèlerinage patriotique⁶. Pourtant, les monuments commémoratifs mettent du temps à peupler le site de Leipzig, du fait du souvenir ambigu que suscite la bataille, notamment là même où elle est localisée, en Saxe⁷. Ils apparaissent plus tôt sur les sites prussiens, et on sait qu'il faudra attendre l'unification et même la fin du siècle pour que soit érigé le grand monument national – le plus colossal de tous, pour le coup –, le *Völkerschlachtdenkmal*, dédié à tous les combattants allemands de 1813. Mais, entre 1813 et 1913, pas moins d'une centaine de lieux de mémoire plus modestes ont été érigés sur les lieux de combat, dont une *Napoleonsstein* (en 1857) comme on en trouve sur la plupart des champs de bataille allemands.

Ces monuments semblent bien avoir été fréquentés régulièrement, bénéficiant aussi de leur caractère suburbain et de l'attractivité de Leipzig elle-même, l'une des capitales culturelles de l'Allemagne moderne. En 1833, un autre guide publié sur place évoque les « innombrables voyageurs » (*unzähligen Reisenden*) qui souhaitent toujours, vingt ans après la bataille des nations, en visiter le théâtre, pour comprendre et revivre l'évènement « en lieu et place » (*an Ort und Stelle*)⁸. Notons que l'on trouve une édition française, un peu abrégée, de ce guide en

⁵ Alain Chappet, Roger Martin et Alain Pigeard, *Le Guide Napoléon*, Paris, Tallandier, 2005, en part. « Itinéraire des campagnes napoléoniennes », p. 677-856 : cet inventaire impressionnant permet une première approche et un état des lieux actuel, mais les monuments et marqueurs recensés, surtout les plus anciens, ne sont souvent pas précisément datés.

⁶ J.C.G. Jörg, *Wegweiser auf die Schlachtfelder um Leipzig*, Leipzig, 1816, 76 p. Sur l'histoire du site, voir Karen Hagemann, *Revisiting Prussia's Wars against Napoleon: History, Culture and Memory*, New York: Cambridge University Press, 2015, p. 228-246 et 397-415.

⁷ Jérôme Schweitzer, « Mémoires, mythes et relectures de la bataille de Leipzig en Allemagne de 1813 à 1871 », *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, t. 47, 2015, p. 185-194 ; Bettina Severin-Barboutie, « À l'ombre de l'histoire ? La défaite de Leipzig », dans *Vaincus ! Histoires de défaites, Europe XIX^e-XXI^e siècles*, C. Defrance, C. Horel et F-X. Nérard (dir.), Nouveau Monde, 2016, p. 131-148.

⁸ *Historisch-topographischer Wegweiser in die Umgegend und auf die Schlachtfelder von Leipzig. Mit einer Spezialkarte*, Leipzig, Hinrichs, [1833], 144 p. (12^e éd., 1844)

1840. On peut aussi évoquer à cet égard le témoignage de Narcisse Faucheur, ancien soldat devenu industriel, qui revisite avec émotion les lieux en 1850⁹. Mais on doit surtout insister sur l'aménagement dont le site fait l'objet pour le cinquantenaire de 1863, à l'orée des guerres d'unification de l'Allemagne. A partir de 1861, l'écrivain Theodor Apel, né à Leipzig en 1811, connu pour son lien d'amitié avec Richard Wagner, finance et promeut l'installation de 44 stèles commémoratives – bientôt appelées *Apelsteine* – réparties sur le site, très vaste, de la bataille des nations. Ces stèles, numérotées, marquent des positions précisément occupées par tel ou tel corps à tel ou tel moment de la bataille. Apel rédige lui-même un nouveau guide qui suit ces « stations », balisant ainsi un itinéraire mémoriel sur le champ de bataille, d'une manière inédite et originale parce que les *Apelsteine* ne se contentent pas de commémorer ou de célébrer, mais s'efforcent de décrire et d'informer les visiteurs¹⁰. Dans le même sens, il faut souligner qu'elles évoquent à part quasiment égale les deux camps (distingués par le sommet rond ou pointu de la stèle) et visent à une forme d'impartialité assez étonnante en plein XIX^e siècle et sur un site pourvu d'une telle intensité « nationale ».

Cette signalétique est tout à fait pionnière mais on peut noter plus généralement que les Allemands (et aussi les Autrichiens) conservent mieux que les autres nations les marqueurs mémoriels des événements, et notamment des batailles, même quand il s'agit de victoires françaises. Divers témoignages montrent bien que les hauts lieux des campagnes de 1805, 1806 ou 1809, sont tout à fait « visitables » au milieu du siècle : le comte de Chambord, par exemple, les parcourt l'un après l'autre autour de 1840 – et la presse légitimiste ne manque pas de faire écho à ces excursions patriotiques, auxquelles le prince s'efforce d'associer des noms glorieux, comme le maréchal Marmont, qui l'accompagne à Wagram en 1839. L'exemple de Thiers également attire l'attention : en 1841, écarté du ministère après la crise du Rhin, il entreprend une série de visites préparatoires à son *Histoire du Consulat et de l'Empire* (1845-1862), visites approfondies sur lesquelles il a laissé, outre des lettres, des notes personnelles que l'on peut consulter à la bibliothèque qui porte son nom¹¹. Plus intéressé par les victoires de Napoléon (en particulier Austerlitz) que par ses défaites, mais suivant aussi la chronologie de son grand œuvre, il attend en revanche 1860 pour se rendre à Waterloo. Enfin, les guides Joanne, dans les années 1850, ne manquent pas de signaler au voyageur francophone les sites illustres que l'on rencontre sur les itinéraires de voyage allemands, et de conseiller détours et excursions aux « amateurs de champs de bataille » (par exemple au nord de Vienne, où rien d'autre ne justifie vraiment le déplacement que le souvenir d'Essling et de Wagram¹²).

A contrario, cette « visitabilité » est moins évidente en Italie ou en Espagne, où les lieux sont dans l'ensemble nettement moins « marqués » et repérables. On trouve cependant des exemples de voyageurs britanniques ou français, souvent anciens militaires, sillonnant la péninsule ibérique pour y retrouver les principaux champs de bataille. Ainsi, le colonel Langlois parcourt la Catalogne en 1823 (en marge de l'expédition d'Espagne) pour dessiner une quarantaine de sites, remémorant pour la plupart des faits d'armes auxquels il avait lui-même pris part (*Voyage pittoresque et militaire en Espagne*, Paris, Engelmann, 1826-1830). L'Espagne étant une

⁹ N. Faucheur-Deledicque, *Mon histoire*, Lille, 1886, p. 171-172.

¹⁰ *Führer auf die Schlachtfelder Leipzigs im October 1813, und zu deren Marksteinen*, von Theodor Apel, Leipzig, Hoffmann, 1863, 92 p.

¹¹ Bibliothèque Thiers, Ms 567 : « Notes de voyages et d'art prises par M. Thiers ». Voir aussi *Correspondances : M. Thiers à Mme Thiers et à Mme Dosne...*, 1841-1865, Paris, 1904.

¹² Adolphe Joanne, *Itinéraire descriptif et historique de l'Allemagne du sud*, Paris, Maisson, 1855, p. 612.

destination touristique de plus en plus prisée dans le premier XIX^e siècle, les guides de voyage mentionnent de nombreux sites, tout en déplorant (en particulier les auteurs anglais) le peu de monuments commémoratifs érigés par les Espagnols¹³. Bien souvent, il n'y a guère que les noms de localité pour évoquer précisément le souvenir d'une bataille à l'esprit du voyageur averti, ainsi le baron Taylor, Hugo, Dumas, ou encore et surtout Edgar Quinet, grand voyageur, grand amateur de champs de bataille (surtout napoléoniens¹⁴) et auteur influent, sans doute trop oublié aujourd'hui. Dans *Mes vacances en Espagne*, récit publié en 1846, il revient longuement sur des sites comme Vitoria, Somosierra, Ocaña et Baylen. Le même Quinet, dix ans avant, en Italie : « Je passe des *monuments étranges* qui n'ont jamais été élevés, qui ne s'écrouleront jamais, s'appellent Castiglione, Lodi, Rivoli ; tout le chemin de Milan à Venise est semé de noms semblables », alors que les monuments construits par les Français ont pour la plupart disparu (sauf au pont d'Arcole, auquel Quinet consacre d'ailleurs un texte spécifique en 1832)¹⁵. De même, les voyageurs en Orient retrouvent, à partir de leur connaissance de « l'épopée », des lieux évocateurs de l'expédition d'Égypte, quand bien même il n'en reste aucun souvenir tangible, ainsi Joseph Michaud et son assistant Poujoulat sur les traces des croisades en 1830-31¹⁶.

Un bel exemple de ce tourisme pionnier est donné par les *Tableaux de voyage en Italie* de Heine, le grand écrivain libéral allemand. On est à la fin de l'été 1828 : après avoir évoqué Milan et consacré plusieurs pages à un éloge nuancé de Bonaparte, en qui il veut voir le « gonfalonier [porte-drapeau] de la liberté » en Europe, l'auteur-voyageur entraîne brusquement son lecteur à Marengo¹⁷ :

« – Nous sommes sur le champ de bataille de Marengo. – Combien mon cœur tressaillit de joie quand le postillon prononça ces paroles! J'étais parti de Milan le soir [...], et je vis le lendemain matin le soleil se lever sur le célèbre champ de bataille. »

Loin de décrire le site ou de refaire la bataille du 14 juin 1800, Heine alterne entre « réflexions » sur le prix coûteux (en sang humain) de la liberté, qui l'assaillent en quelque sorte lorsqu'il descend de la voiture, et impressions fugitives, presque hallucinées : « Je vis, dans la brume du matin, l'homme avec son petit tricorne et son manteau de soldat gris, filant comme une pensée, avec la rapidité d'un esprit, et au loin retentit comme un lugubre et doux *allons enfants de la patrie* »¹⁸. Du paysage rien n'est dit sinon qu'« une masse colossale de nuages s'arrondissait comme un majestueux arc de triomphe au-dessus du soleil [...] promettant un beau jour », et l'écrivain éprouve alors une jubilation à l'idée du « beau jour [où] le soleil de la liberté réchauffera la terre ». À rebours de l'inspection méticuleuse de l'historien militaire, la visite de Heine est toute entière dominée par l'émotion rapide mais intense du lieu, un lieu redevenu

¹³ Richard Ford, *Handbook for Travellers in Spain*, Londres, J. Murray, 1845 (multiples rééditions).

¹⁴ « Je me suis appliqué à visiter le plus de champs de bataille qu'il m'a été permis de faire », écrit Quinet dans l'avant-propos de son *Napoléon : poème*, Paris, Dupont, 1836. Il est notamment l'un des premiers Français à avoir décrit en détail le site de Waterloo, dans la *Revue des deux mondes*, VIII, 1836 p. 34-49.

¹⁵ E. Quinet, *Allemagne et Italie*, Paris, 1839, p. 144 (je souligne) et p. 268-276 (« Le champ de bataille d'Arcole »). Sur le succès des sites italiens aux yeux des Français, voir Gilles Bertrand, *Le Grand Tour revisité : le voyage des Français en Italie, milieu XVIII^e – début XIX^e siècle*, Rome: Publications de l'EFR, 2008, p. 391-392.

¹⁶ J. F. Michaud, J. J. F. Poujoulat, *Correspondance d'Orient 1830-1831*, 7 vol., Paris, Ducollet, 1833-1835.

¹⁷ H. Heine, *Reisebilder. Tableaux de voyage*, nouv. éd., M. Lévy frères, 1856, t. 2, p. 98-105.

¹⁸ Ce passage est sauté dans l'édition française. Le texte allemand est : « Ich sah im Morgennebel den Mann mit dem dreyeckigen Hütchen und dem grauen Schlachtmantel, er jagte dahin wie ein Gedanke, geisterschnell, in der Ferne erscholl es wie ein schaurig süßes *allons enfants de la patrie* ».

alors très anodin, sans marqueur de la bataille, mais hanté par les morts « qui errent maintenant dans ces plaines comme des chiens privés de leurs maîtres »...

De tous les sites de guerre napoléoniens en Italie, Marengo est du reste celui qui connaît, mais près de 20 ans après le passage de Heine, la monumentalisation la plus ambitieuse. En 1847, un certain Giovanni Antonio Delavo, bon bourgeois d'Alexandrie, ayant hérité de son père à la fois une passion napoléonienne et une petite fortune, achète la « plaine de Marengo » et y fait bâtir – avec l'accord de la monarchie piémontaise, alors en voie de rupture avec l'Autriche – la « villa Marengo », un petit château dédié à la mémoire de Napoléon, de Desaix et des « Braves » (*Prodi*) tombés dans la bataille, auxquels est également consacré un ossuaire dans le parc¹⁹. Mais l'entreprise périclité rapidement et le « monument de Marengo », à l'écart des itinéraires principaux à travers l'Italie, semble être resté peu connu, même si Napoléon III en fait lui-même la visite au début de la campagne d'Italie, en mai 1859²⁰.

Ce tour d'horizon doit s'achever sur l'évocation des lieux de mémoire conservés sur le territoire français lui-même et figurant sur les itinéraires du tourisme national. Les sites de la campagne de France sont progressivement remis à l'honneur après 1830, en particulier le site de la bataille de Toulouse (10 avril 1814), au nord-est de la ville, objet d'une description quasi-immédiate à l'usage des visiteurs²¹. Un obélisque est érigé dès le 25^e anniversaire (1839), à l'endroit où Soult – devenu alors ministre de Louis-Philippe – avait dirigé les opérations (aujourd'hui le quartier de Jolimont, dit aussi « de la colonne »). Le site, qui a évidemment l'avantage d'être facile à visiter en même temps que la ville, sur laquelle il offre de surcroît une vue panoramique, intéresse particulièrement les guides britanniques, qui contestent l'idée d'une victoire française²². Les sites les plus connus de la campagne de France proprement dite, à l'est de Paris, comme Montereau, Arcis ou Montmirail, sont parfois mentionnés en passant dans les guides, et sont bien sûr connus des fervents de l'empereur, mais il faut attendre le Second Empire, et même les années 1860 pour qu'ils soient véritablement marqués dans le paysage. Les deux grandes colonnes surmontées d'aigles érigées sur les lieux des batailles de Champaubert et de Montmirail en 1866 et 1867, notamment, ont probablement renforcé leur attractivité, jusque-là discrète²³.

¹⁹ Guido Ratti, « A la périphérie du mythe : célébrations et histoires de Marengo au XIX^e siècle », dans *L'Esprit des Lieux : le patrimoine et la cité*, Daniel J. Grange et Dominique Poulot (dir.), Presses universitaires de Grenoble, 1997, p. 401-417. Voir aussi *Marengo et ses monuments : monographie*, Paris, 1856, 44 p.

²⁰ *Le Siècle* du 22 mai 1859 assure toutefois que la pluie a fait annuler « l'excursion », mais d'autres journaux la relatent. Les troupes françaises stationnent alors à Alexandrie.

²¹ Carme-Duplan, *Précis historique de la bataille livrée le 10 avril 1814*, Toulouse, Benichet, [1814 ou 1815], 210 p. Voir aussi *Détails sur l'exploration du champ de bataille du 21 avril 1814 devant Toulouse, faite par Soliman Bey le 21 avril 1846*, Toulouse, 1846, 16 p.

²² *Handbook for Travellers in France*, 5^e éd., Londres, J. Murray, 1854, p. 248-249, qui mentionne également un monument anglais (au colonel Forbes) et des plaques commémoratives dans le *Protestant Church* de Toulouse.

²³ Rappelons le succès du tableau de Meissonier, *1814*, au Salon de 1864, qui n'élit aucun site en particulier : voir Juliette Glikman, « Ernest Meissonier, 1814. Campagne de France », *Cahiers de la Méditerranée*, 83, 2011, p. 175-186.



La colonne du 10 avril 1814 à Toulouse (fin du XIX^e siècle)

Un centenaire glorieux

Après 1870, et plus nettement encore au tournant du siècle, l'investissement mémoriel et touristique des sites napoléoniens se fait plus massif. Cette époque est – déjà – très obsédée de commémorations et la période du centenaire de l'aventure napoléonienne (dont la popularité connaît alors un regain, en particulier en France) voit se multiplier monuments et cérémonies sur les divers champs de bataille. L'effet-centenaire existe bien – on le voit par exemple à Valmy – mais il ne suffit pas en lui-même à expliquer la popularité des champs de « l'épopée », comme l'exemple de Waterloo le montre d'ailleurs sans équivoque. Les anniversaires sont essentiellement des occasions ou des prétextes politiques (et diplomatiques), tout en pouvant avoir un effet d'entraînement susceptible d'accentuer la « mise en tourisme » des sites les plus notables²⁴.

Souignons quand même que certains sites restent peu identifiés et marqués – au grand dam de voyageurs français. Ainsi Eugène Trolard, ancien inspecteur des Finances, consacre-t-il en 1893 deux gros volumes aux « champs de bataille français d'Italie »²⁵. Parti « en pèlerin, voir de ses yeux et fouler de son pied les lieux où se sont déroulés les fastes les plus éblouissants qu'une nation puisse inscrire sur ses drapeaux », « de Montenotte au pont d'Arcole, de Rivoli à Marengo, et à Solferino », cet ancien inspecteur des finances, de sensibilité républicaine et nationaliste (il a soutenu Boulanger), s'aperçoit que « la destruction de la plupart des monuments [que les Français] avaient fait élever sur les principaux champs de bataille, déconcerte le touriste ; et l'ignorance des habitants, surtout à un siècle de distance, n'est point pour corriger cet inconvénient »²⁶. Il entremêle alors les notes de lecture et l'enquête locale pour retrouver, « réinventer » quasiment, les grands moments des campagnes de 1796-1797, de

²⁴ Thomas G Otte (ed.), *The Age of Anniversaries. The Cult of Commemoration, 1895-1925*, Routledge, 2017.

²⁵ Eugène Trolard, *Pèlerinage aux champs de bataille français d'Italie...* ill. de 40 dessins d'Ariste Boulineau, Paris, A. Savine, 1893, 2 vol. : I. *De Montenotte au pont d'Arcole* (xvi + 510 p.) ; II : *De Rivoli à Marengo et à Solferino* (410 p.). Sur l'auteur, né en 1837, imprécateur et antisémite, voir l'introduction d'Emmanuel Chadeau dans E. Trolard, *Mémoires d'un inspecteur des Finances*, CHEFF, 1998 (1892).

²⁶ Je cite ici l'introduction du t. I.

1800, et aussi de 1859 – dans laquelle il voit la poursuite logique, et plus respectueuse des populations civiles, de l'œuvre de « libération » engagée par le jeune Bonaparte. Au-delà de l'« ingratitude » de l'Italie unitaire pour son envahissant libérateur, il est notable que, malgré des tentatives de relance récurrentes, de centenaire en bicentenaire, les sites napoléoniens en Italie – même Marengo – n'ont jamais été vraiment mis en valeur et intégrés aux circuits touristiques, en dépit d'une mémoire bonapartiste diffuse et sensible dans la péninsule²⁷.

Un exemple intermédiaire serait celui de Borodino²⁸. Le site de « la Moskowa », interprétée comme une défaite glorieuse voire comme une quasi-victoire russe, a été investi par le pouvoir tsariste comme le grand lieu de mémoire de la campagne de 1812. Un monastère (Saint-Sauveur) y a d'abord été fondé par la veuve du général Toutchkov, disparu durant la bataille, puis un grand monument commémoratif y a été inauguré en grande pompe par Nicolas I^{er} en septembre 1839. Pendant deux semaines, 150 000 militaires sont alors invités à venir parader et « reconstituer » la bataille *in situ*, devant des invités de marque²⁹. Un musée – le premier du genre – est même fondé dès ce moment. Il est clair toutefois que, passé cette cérémonie, la fréquentation du site est restée très modeste tout au long du XIX^e siècle, du fait notamment de sa localisation, à plus de 100 km de Moscou et à l'écart des principales routes. En septembre 1867, Tolstoï y fait un court mais fructueux séjour en vue du long développement consacré à la bataille dans *Guerre et Paix*³⁰. Mais malgré la desserte ferroviaire, le site n'attire pas les foules et plusieurs témoignages, au tournant du XX^e siècle, se font alarmistes sur l'effacement des traces de l'évènement³¹. En 1912, le « jubilé » est l'occasion pour Nicolas II de relancer le processus de monumentalisation d'un « lieu sacré du souvenir », non seulement impérial (le tsar, les généraux, l'Église) mais aussi « national », à un moment où la monarchie russe est plus contestée que jamais. Le musée, décrépît, est refondé et rapproché du champ de bataille, désormais balisé par plus de trente monuments, dont deux français – ce qui atténue légèrement la tonalité très nationaliste de la commémoration³². Les conditions d'un pèlerinage patriotique plus massif sont désormais réunies, et Borodino reste aujourd'hui un site touristique, certes secondaire.

C'est dans l'espace germanique que les monuments se multiplient le plus après 1870, accentuant encore le marquage et partant la visitabilité des sites, souvent désormais agrémentés de petits musées ou de « dioramas », c'est-à-dire de reconstitutions miniature animées par des

²⁷ J'ai éprouvé ce désintérêt en tentant de visiter en 2017 les sites de Rivoli et de Marengo. Voir toutefois Mario Bussoni, *Napoleone in Italia : i luoghi delle campagne militari*, Fidenza, Mattioli 1885, « Viaggi nella storia », 2009. L'ouvrage récent de Paola Bianchi et Andrea Merlotti, *Andare per l'Italia di Napoleone*, (Bologne, Il Mulino, 2021), annonce quant à lui « laisser les champs de bataille à l'arrière-plan ». Rappelons que les sites de Magenta et de Solferino sont évidemment mis plus en évidence.

²⁸ Ilya Platov, « Borodino, la mort et la gloire », dans *Autour de Guerre et Paix : La Campagne de Russie*, Cahiers Léon Tolstoï, Michel Aucouturier (dir.), 2013, p. 21-37.

²⁹ Deux points de vue divergents sur cet évènement : P. L. Jacob [Paul Lacroix], *Histoire de la vie et du règne de Nicolas I^{er}*, t. 8, Paris, Hachette, 1873, p. 288 ; Custine, *La Russie en 1839*, Paris, Solin, 1990 [1844], t. 2, p. 374-379 (plus caustique).

³⁰ Voir la satisfaction qu'il exprime dans une lettre à sa femme, le 27 septembre 1867, dans Tolstoï, *Lettres I*, Gallimard, p. 230-231.

³¹ Outre l'article cité d'Ilya Platov, voir aussi Julie A. Buckler, « Taking and Re-Taking the Field : Borodino as a Site of Collective Memory », in *Rites of place : public commemoration in Russia and Eastern Europe*, J. Buckler and Emily D. Johnson (ed.), Evanston: Northwestern University Press, 2013, p. 203-223.

³² A. Dry (colonel Fleury), *Les monuments français du centenaire de 1812 et les cérémonies de Borodino et de Moscou*, Paris et Nancy : Berger-Levrault, 1912, 35 p.

figurines de plomb ou d'étain – même si l'histoire de ces maquettes n'est pas facile à retracer et ne remonte pas toujours en-deçà de 1914. A Leipzig notamment, on peut visiter à la fin du siècle un « musée historique de la bataille des nations et du temps de Napoléon », fondé par un collectionneur, Johannes Martin Bretsch, dans un grand *Gasthof* qu'il a racheté en 1889, en face de la *Napoleonstein*, au sud-est de la ville. D'après une description assez précise qui en est faite dans un périodique populaire en 1897, il s'agit d'une « simple maison de campagne », dont le contenu s'apparente à un trésor : quelque 4500 objets et documents divers présentés à travers 10 salles réparties sur trois étages³³. Sans surprise, « l'armurerie », très riche, ouvre et domine la collection, mais celle-ci comprend également de nombreux objets et habits en tout genre, ainsi que des affiches, des autographes, des livres, des gravures d'époque (en particulier une collection d'images antinapoléoniennes, drôles ou tragiques). Au-delà de la logique d'accumulation, caractéristique des premières générations de musées d'histoire, l'exposition met en relief un certain nombre de « reliques » plus singulières – comme « le sabre d'un hussard prussien » dont la lame porte, écrite avec du sang, la date de la bataille « qui lui a été fatale », ou « une pipe à tabac trouvée sur le champ de bataille » et « brodée de perles – certainement, en signe d'amour, par la fiancée du soldat », jusqu'à des objets personnels de Napoléon ou de la reine Louise de Prusse (une mèche de ses cheveux, notamment)... Le musée peut bien apparaître ainsi comme une forme de prolongement du champ de bataille, restituant les débris signifiants de l'évènement, que les premiers visiteurs pouvaient encore recueillir sur le site lui-même. On note d'ailleurs un certain œcuménisme dans les collections, réunissant des souvenirs allemands, russes et français, sans que ces derniers soient traités en trophées, comme c'est souvent le cas quand on se rapproche du pouvoir central. Il n'en va pas de même du *Völkerschlachtdenkmal*, le grand monument que le nationalisme allemand réclamait depuis des années, enfin achevé pour le centenaire de 1913. Situé non loin de la *Napoleonsstein*, il est quant à lui strictement allemand (mais honore la mémoire de tous les « héros » allemands de la bataille, de quelque côté qu'ils aient combattu) et obère en partie « l'effet-champ de bataille », qui est justement de transcender les barrières érigées par les nationalismes au profit d'une communion dans l'hommage aux morts.

Certes, le tourisme français (ou même anglais) dans l'empire allemand, s'il existe, n'est ni vraiment attendu ni bien sûr massif, alors que la confrontation des alliances se précise³⁴. Il est sans doute plus volontiers accueilli dans l'empire austro-hongrois. L'exemple d'Austerlitz est ici particulièrement notable et fait figure d'anti-Leipzig³⁵. Situé en Moravie, ce vaste champ de bataille est évidemment hautement emblématique aux yeux des admirateurs et des passionnés de l'Empire. Les visiteurs avertis apprécient qu'il soit resté très rural et proche de son état de 1805, ainsi l'officier britannique William Butler, qui suit les traces du « Great Captain » en Italie et en Autriche, entre 1890 et 1893, accompagné de sa femme Elizabeth Thompson (lady

³³ Max Hartung « Das Historische Museum der Völkerschlacht bei Leipzig », *Die Gartenlaube*, 1897, Heft 10, p. 156-159.

³⁴ Hélène Barbey-Say, *Le voyage de France en Allemagne : de 1871 à 1914*, Nancy, PUN, 1994.

³⁵ Daniela Tinkova, « Austerlitz, champ de bataille : deux siècles de mémoire vivante », dans *Lieux de Mémoire en Europe Centrale*, Antoine Marès (dir.), Paris, Institut d'études slaves, 2009, p. 49-58 ; et Lubor Jilek, « Commémorer Austerlitz sur place? Amitiés laborieuses des Tchèques entre l'Autriche, la Russie et la France (1895-1935) », dans *Lieux d'Europe*, Stella Ghervas et François Rosset (dir.), Paris, Editions de la MSH, 2008, p. 193-214.

Butler), la plus fameuse sans doute des peintres de bataille britanniques du second XIX^e siècle³⁶. Mais Austerlitz demeure un site peu monumentalisé, même si le fameux château où séjournèrent les trois empereurs (et qui donna son nom à la bataille) est bien sûr un repère important. Mais il faut l'initiative d'un prêtre local, Alois Slovak, pour qu'un projet de « grand » monument aux morts réunissant tous les belligérants de 1805 (et les 16 communes concernées) prenne corps en prévision du centenaire. Les réticences de Vienne (mais aussi de Paris) contribuent toutefois à le retarder et ce n'est qu'en 1912 qu'est inauguré le « Monument de la Paix » de Pratzen, conçu par l'architecte pragois Josef Fanta comme une chapelle-ossuaire en forme de « tumulus » ou de pyramide incurvée et tronquée, haute de 26 mètres, portant un grand groupe sculptural formé d'un globe et d'un calvaire orthodoxe. C'est une œuvre sans équivalent à l'époque, d'abord par son caractère transnational, affirmé par les quatre grandes statues qui ornent les quatre coins du monument et qui représentent la France, l'Autriche, la Russie, et la Moravie – associant en quelque sorte la nationalité du champ de bataille à celles des combattants auxquels il est rendu hommage ; mais aussi voire surtout par son message explicitement pacifiste. C'est donc une étape cruciale dans la progressive transformation d'Austerlitz en site touristique majeur.



Le monument de Pratzen en 1933

Enfin, il faut rappeler que Waterloo demeure, à la fin du XIX^e siècle, indépassable en Europe (Gettysburg dominant le paysage nord-américain). « Le champ de Waterloo, écrit Charles Malo en 1901, est classique entre tous, c'est le champ de bataille par excellence », devenu « comme un lieu de pèlerinage où, depuis un siècle bientôt, les visiteurs de toutes les nations ne cessent d'affluer »³⁷. Loin de se démentir, malgré certains pronostics, le succès touristique du site brabançon, progressivement identifié au Lion érigé par le roi des Pays-Bas en 1826, s'est au

³⁶ Sir W. F. Butler, *An Autobiography*, Londres, Constable, 1911, p. 376. Butler, né en 1838, avait déjà visité les sites de 1815 avant son mariage.

³⁷ Ch. Malo, *Champs de bataille de l'armée française : Belgique, Allemagne, Italie...*, illustrés d'après 12 aquarelles d'Alfred Paris, Hachette, 1901, p. 93.

contraire encore amplifié après 1870, en même temps que son attractivité devenait de plus en plus universelle – comme en témoigne par exemple le passage en fanfare de la troupe du *Wild West Show* de Buffalo Bill le 2 juin 1891, dont l’orchestre joue l’hymne des Etats-Unis sur la butte du Lion : « Eagle Star », « Charging Crow » et d’autres « Warriors of the Ogallala and Brule Sioux » figurent ainsi, en pleine page, dans le livre d’or que tient le musée situé au pied de la fameuse butte – car Waterloo a aussi son musée, depuis le milieu du siècle³⁸. Le site séduit surtout de plus en plus fortement le public français, en particulier depuis *les Misérables* (1862), dont l’immense succès a fait du séjour de Victor Hugo sur le champ de bataille, où il achève le livre en juillet 1861, un « lieu de mémoire » lui-même, faisant la fortune de l’hôtel des Colonnes, à Mont-Saint-Jean³⁹.



Signe remarquable, les guides exclusivement consacrés à la visite du site (parfois élargie aux divers sites de la campagne de Belgique) se multiplient à partir des années 1890, en français comme en anglais. Ils s’expliquent par une fréquentation que Jacques Logie estime, à partir du trafic ferroviaire, à environ 50 000 visiteurs par an autour de 1900⁴⁰. Encore ce chiffre est-il pulvérisé en 1904, puisqu’environ 100 000 personnes auraient assisté, le 28 juin de cette année-là, à l’inauguration de l’Aigle blessé de Gérôme, le monument français qui fait pendant au Lion des vainqueurs et anime la partie sud du site, avec la ferme du Caillou, « dernier quartier-général de l’empereur », où Lucien Laudy s’installe en 1905 et fonde un petit ossuaire⁴¹. En face de l’hommage aux « derniers combattants de la Grande Armée », le projet de « colonne Victor Hugo » lancé en 1911, bien qu’il ait mis du temps à s’accomplir (1956), montre bien la

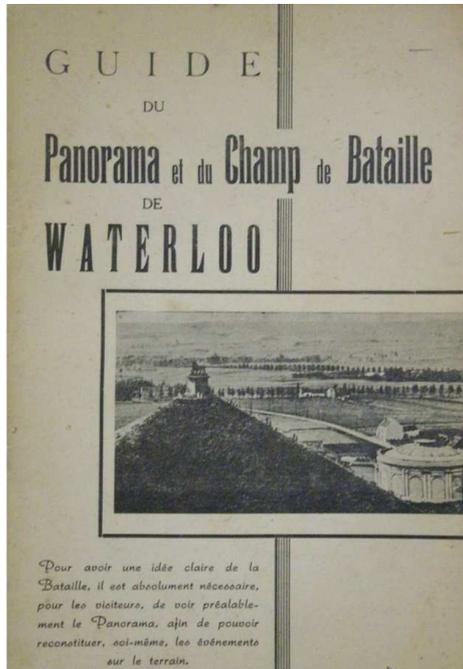
³⁸ Musée fondé par Edward Cotton, un vétéran anglais revenu s’installer sur le site en 1835. Il est installé à partir des années 1850 dans l’Hôtel du Musée, au pied de la butte du Lion, jusqu’à la vente de la collection en 1909. Un témoignage en français dans le dernier chapitre d’Alfred Copin, *Une promenade à Waterloo*, Paris, Librairie d’éducation de la jeunesse, [1887], 96 p.

³⁹ De la même façon, l’ancienne « hôtellerie » du couvent du Sauveur de Borodino, où Tolstoï passa une nuit en 1867, est devenu l’un des lieux de mémoire du champ de bataille.

⁴⁰ J. Logie, « Petite histoire du tourisme à Waterloo et au hameau du Lion », *Bulletin de la Société belge d’études napoléoniennes*, n° 48, 2006, p. 32-62.

⁴¹ Hector Fleischmann, *Paroles sur un champ de bataille. Cinq discours à Waterloo*, Paris, 1913, III.

dimension très originale du site, qui déborde la seule célébration des combattants et des morts de la bataille⁴². En 1912, l'installation de la rotonde et du panorama du peintre français Louis Dumoulin au pied du Lion, est tout aussi emblématique de l'attractivité et du dynamisme du site belge⁴³.



Couverture du *Guide du panorama et du champ de bataille de Waterloo, 18 juin 1815*, signé Commandant van Lil, du 1^{er} régiment des Guides, Bruxelles, [1913], 29 p.

La manne touristique autant que les enjeux politiques et diplomatiques justifient le vote en mars 1914, au terme d'une longue campagne de sensibilisation, d'une loi – sans véritable précédent en Europe – qui « protège » officiellement un espace de 535 hectares d'une extension urbaine incontrôlée qui altérerait son « aspect historique ». Le champ de bataille, tel que le XIX^e siècle l'a à la fois reconfiguré et consacré, est désormais considéré comme un patrimoine à la fois belge et transnational. Dans l'esprit des « waterloophiles », surtout belges et britanniques, le centenaire de 1915 devait être une apothéose de la réconciliation des ennemis d'hier et de l'intermédiation de la Belgique neutre dans une Europe tendue... mais, on le sait, les seuls touristes à le fêter sur place sont les soldats allemands occupant la région⁴⁴.

Il faut souligner que cette patrimonialisation du site de Waterloo en 1914, comme celle, moins institutionnalisée mais indubitable, de nombreux sites allemands ou autrichiens, procède en grande partie de leur fréquentation touristique, autant qu'elle en permet la perpétuation. Inversement, le peu de succès touristique des sites italiens, ibériques, voire français, explique autant que les vicissitudes politiques leur relative discrétion. C'est un point majeur dans la

⁴² Claude Van Hoorebeeck, *La colonne Victor Hugo*, Namur, Éditions namuroises, 2011.

⁴³ Isabelle Leroy, *Le "Panorama de la bataille de Waterloo": témoin exceptionnel de la saga des panoramas*, Liège, Commission royale des monuments, sites et fouilles, 2009.

⁴⁴ Philippe Raxhon, *Centenaire sanglant : la bataille de Waterloo dans la Première guerre mondiale*, Liège : Luc Pire, 2015.

réflexion sur les processus de patrimonialisation d'édifices et de sites depuis le premier XIX^e siècle⁴⁵ : les « monuments » sont moins donnés d'avance ou imposés par le pouvoir qu'élus par des pratiques de visite. Celles-ci sont d'abord, bien entendu, le fait d'une élite de voyageurs cultivés, même si une dimension plus massive, sinon plus populaire, se discerne, tôt dans le cas de Waterloo ou dans celui de Leipzig, puis de façon plus générale au terme d'un siècle marqué par l'essor des loisirs et des mobilités. Le succès de ces champs de bataille, dans lesquels le XIX^e siècle perçoit bien sûr ses propres fondations, traduit une sensibilité nouvelle tout à la fois à l'égard de l'histoire collective et à l'égard de sites conçus comme des paysages spécifiques (objets de contemplation panoramique) et comme des cadres de promenade privilégiés. Enfin, à tous ces aspects, il ne faut pas oublier que s'ajoute bien sûr le souvenir des morts, qui peut difficilement s'esquiver dans ces espaces largement « vides » ou seulement ponctués de monuments-cénotaphes (mais quasiment sans sépultures, au contraire des champs de bataille nés des nouvelles guerres du siècle). Cette présence-absence des morts contribue bien sûr à la sacralisation de ces sites, auxquels elle donne une teinte mélancolique bien spécifique, propre au « thanatourisme » qui se développe également dans les cimetières et les champs de ruines. Sur « ses » champs de bataille comme lieux concrets, plus qu'ailleurs, la « légende » napoléonienne rencontre une mémoire, au moins aussi douloureuse qu'héroïque, celle de combattants vus de plus en plus, depuis l'époque romantique, comme des victimes dont le sacrifice peut laisser perplexe, autant qu'ému, plus d'un visiteur.

⁴⁵ Voir notamment Daniel Fabre, « L'ethnologie devant le monument historique », dans D. Fabre et C. Voisenat (dir.), *Domestiquer l'histoire: une ethnologie des monuments historiques*, Paris, Editions de la MSH, 2000, introduction ; Olivier Lazzarotti, *Patrimoine et tourisme : histoire, lieux, acteurs, enjeux*, Paris, Belin, 2011.